

DISPOSITIF
PLACES
OFFERTES



VOS CRITIQUES

DECEMBRE 2024

Partie 1



Esquif

de Anaïs Allais Benbouali
Théâtre National de la Colline



L'esquif – La colline

Comment taire la mer comme on enterre les vies

Plastique comme les arts delà les mots, la mer est bleue.
Elle crie les morts et divague. Elle arche et note les noms.
Elle marche et porte mon non. La mer était bleue.

C'est l'histoire.

Plastique visuelle et sonore,
de l'infrarouge à l'ultra-bleu,
la scène l'honore.

Les frontières coulent des larmes,
la mer devient îlot.

Les interférences moulent et désarment,
la fiction devient matière.

Ilot de son, ilot de ton. La mer était poème.

Scénographie.

Esquif est un objet politique, la mer est sa tactique.

Elle tempête et bourre la substance. Elle crie trop. Je ne sais plus l'entendre.
Les arts delà les maux
la mer devait être bleue et les notes vacantes.

Elle secoue fort, ses perles mouillent. Douceur qui sauve.

Face à la mort, c'est l'avis.

Esquif est un sujet analytique, la mère.
Les frontières pour seuls rivages,
disparaître.

Déloyal d'absence pour soigner
Fuir l'inséparable

Pour moins saigner. La mer où rêve l'abandon.

Plus loin
De l'esquif.

Romane Firmin, Dispositif « Places Offertes Culture ».

Esquif [à fleur d'eau] d'Anaïs Allais Benbouali au théâtre national de la Colline.

Représentation du 04 décembre 2024.

Ma chère tante,

Je t'espère en grande forme malgré ce temps glacial. Quelles sont les nouvelles concernant la réservation des grandes vacances ? J'ai hâte que les premiers rayons de soleil chassent ce rude hiver que nous avons traversé. Je nous imagine déjà en Espagne, allongés sur nos transats au bord de la piscine.

Ici, les réparations de la salle de bain ont été effectuées et le conflit avec les voisins semble s'être apaisé. Je crois que cela soulage maman et papa.

De mon côté, je m'accorde une sortie par mois au théâtre, je vais à celui de la Colline, non loin de la maison. La dernière représentation à laquelle j'ai assisté me reste en tête et j'avais à cœur de la partager avec toi. La pièce s'appelle « *Esquif [à fleur d'eau]* ». Pour tout t'expliquer, cette pièce relate la dangerosité du parcours migratoire en mer Méditerranée. La mise en scène était très simple : une femme représentait la mer, et une autre représentait le navire ambulance Ocean Viking qui intervient en mer. Elles étaient désincarnées de leur propre existence et c'est grâce à cela que j'ai voyagé à leurs côtés, en mer. Je suis allée à cette représentation un peu au hasard, sans vraiment regarder le thème ni la durée de la pièce. Je n'avais pas conscience de la difficulté d'un parcours migratoire et je n'y avais jamais vraiment réfléchi pour être honnête. Le peu d'informations que je connaissais étaient les nouvelles transmises par les médias. Et ce jour-là j'ai compris.

La scénographie était sobre : une pièce aux murs noirs, une bâche bleue au sol, un navire en plastique de la taille d'un jouet, un petit bocal avec un corail en plastique, un peu de lumière au milieu, les spectateurs devant la scène, deux femmes et c'est tout. Et cela pendant 50 min, c'est rapide mais efficace. L'atmosphère est calme, les femmes parlent lentement, c'est presque apaisant dans notre société où l'on court après le temps en permanence. La mise en scène semble panser le cœur du sujet qui est effrayant. Oncle Jacques avait raison de vouloir nous faire ouvrir les yeux sur notre réalité : nous ne mesurons pas la chance que nous avons de pouvoir vivre dans un pays où nous n'avons pas à fuir et où nos trajets sont sécurisés. Ceux qui tentent de traverser cette mer tentent le risque de perdre leur vie pour un avenir plus coloré de l'autre côté de la rive. Lorsque la femme qui incarne la mer prononce les prénoms de ceux qui ont périés, mon cœur se serre.

Les sens sont stimulés : auditivement, visuellement (lors d'un passage, nous devons poser un masque noir sur nos yeux) tactilement (nous repartons chacun avec un petit papier sur lequel est inscrit le prénom d'un défunt de la mer). Différents scénarios de fin de vie sont relatés et dur à entendre. Je crois que la sobriété de la pièce incite un flot de pensées et de questionnements incessants dans les esprits. Mais cette pièce n'impose rien et ne suggère rien, elle récite seulement des parcours de vie et de mort.

Après, je suis sortie avec mon petit papier à la main et j'ai échangé avec l'association SOS MEDITERRANÉE qui tenait un petit stand après la représentation. Je voulais moi-aussi pouvoir m'engager et être capable d'éclairer les esprits sur un sujet bien trop souvent oublié.

Je pense bien fort à toi.
Je t'embrasse.

Mathilde

Critique théâtre :
Esquif, à fleur d'eau

Mercredi 4 décembre j'ai eu l'occasion d'aller voir au théâtre de la Colline la pièce de théâtre *Esquif, à fleur d'eau*, mise en scène par Anaïs Allais Benbouali.

La pièce a eu lieu dans la salle modulable du théâtre, le public était présent devant la scène mais également sur les côtés. À l'entrée, on nous a distribué un petit papier portant un prénom, ainsi qu'un masque noir, à mettre sur les yeux à un moment précis du spectacle.

Dans cette pièce, qui dure moins d'une heure, nous sommes face à la personnification de la mer, ainsi qu'à celle d'un bateau de sauvetage. Ces deux entités souhaitent s'adresser aux enfants, que ce soit les enfants réellement présents dans la salle, mais également aux enfants qui sommeillent au fond de nos cœurs. La mer et le bateau parlent à cœur ouvert des migrants, forcés à traverser la mer afin d'atteindre une terre où ils pourront rencontrer moins de danger.

Ce que j'ai le plus apprécié dans cette pièce a été son aspect immersif. Un grand effort a été fourni afin de littéralement plonger les spectateurs dans l'univers marin. Les décors étaient simples, mais immersifs grâce à notre imagination. La musique et les sons constituaient une partie très importante du spectacle, ils faisaient vivre la pièce, nous plongeant au fond de la mer.

Néanmoins, malgré la beauté des sons, l'histoire n'était pas franchement la plus passionnante. Je comprends bien que cette pièce a été créée afin de toucher un public plus jeune, mais même si j'avais l'âge cible, je ne pense pas que j'aurais été captivée par la pièce.

La mer raconte au public les différentes histoires des personnes qui sont décédées en la traversant, et ce sont des choses extrêmement touchantes, mais j'ai eu l'impression d'écouter une énumération de malheurs, et rien de plus, ce que j'ai trouvé dommage.

Je pense qu'il est nécessaire de sensibiliser les enfants aux questions migratoires, les ignorer est un manque cruel d'empathie à mes yeux, mais je pense également qu'il y a des manières plus instructives de le faire.

Il Mare Dentro

“Esquif” a été pour moi la charge émotionnelle de trop. Dans le bon sens, ou l’émotion intense que cette pièce entraîne m’a aidé à exorciser tant de retenues.

La Mer, mère génératrice tout autant que mère cannibale, raconte l’histoire. C’est l’histoire des adultes et des enfants qui sont passés par là et y ont trouvé leur fin. La Mer raconte leurs histoires qui ne doivent pas être oubliées. La Mer raconte leurs histoires quand ils ne sont plus de ce monde, mais de son monde à elle. La Mer les reçoit et les dorlote, les respecte comme ils n’ont jamais été respectés dans leur vie d’avant, les traite comme ses propres enfants.

Cela m’a rappelé le titre de ce film italien que j’ai vu il y a des années : Il Mare Dentro. Car nous portons tous une mer dedans, une Mer dont on rêve, une Mer mère, une Mer qui nous appelle, une Mer qui nous reçoit. Début et fin.

Les deux actrices racontent, disent des textes, chantent et jouent d’un instrument qui fend le cœur.

« Esquif » m’a réveillé, « Esquif » m’a délivré. Je suis un autre, aujourd’hui. Car la Mer de mon dedans m’a parlé.

Igor Gavrilin, L1 Géographie/Histoire

CRITIQUE *ESQUIF*

Au Théâtre de la Colline se joue en ce moment *Esquif* d' Anaïs Allais Benbouali, une pièce sur la traversée en mer des migrants. La metteuse en scène s'est inspirée de témoignages de rescapés en s'associant avec des participants de l'association SOS MÉDITERRANÉE.

A travers une fable politico-poétique, Benbouali met sur un plateau aux yeux de tous ce que l'on cherche à cacher, et met une voix sur l'innommable. En mêlant un sujet public à des témoignages aussi bien touchants que glaçants, cette pièce ne délivre pas un discours habituel et trop attendu sur ce sujet, mais fait au contraire émerger l'intimité et la sincérité. Ce qui est dit est vrai, et bien que ces expériences soient particulières, elles parviennent par le mode de représentation à toucher de façon universelle.



Nous, le Radeau

**Emio Greco, Pieter C. Scholten, Franck
Krawczyk
Cité de la Musique**

J'ai été sincèrement admirative de cette représentation. Il y a quelque chose que je ne parviens pas et ne veut pas chercher à expliquer. J'ai vraiment ressenti l'énergie de ce "nous". Les décors donnaient une dimension presque surnaturelle à la salle. J'ai beaucoup aimé le rôle donné au chœur qui apportait une dimension très poétique notamment lors du lancé d'avions en papier. Les danseurs étaient tout aussi fascinants grâce à leur cohésion et leur complicité. La surprise et l'imprévisible étaient omniprésents en toile de fond.

MON RESENTI

Les solistes – la violoncelliste Sonia Wieder-Atherton, le pianiste Wilhem Latchoumia et le clarinetiste Carjez Gerretsen – amplifient l'intensité, dans une dissonance puissante avec les mouvements de la scène. Le chef de chœur Antoine Bretonnière fait surgir une vague de voix, galvanisée par le duo de noise rock Boucan.

LA MUSIQUE

Notre radeau mondial réunit des musiques électroniques, acoustiques, rock, classiques et improvisées en un microcosme social et générationnel. Musiciens et danseurs doivent aller au-delà des attentes – le clarinetiste doit jouer en étant allongé, les danseurs interfèrent avec son instrument –, illustrant l'adaptabilité nécessaire à la survie

Nous le Radeau We, the Lust



Samedi 7 décembre 2024

LA DANSE

Pour être honnête, je pensais préférer la dimension musicale de la représentation mais j'ai été agréablement surprise par les six danseurs qui apparaissent pour explorer leur territoire, jusqu'à ce que tout implose et donne naissance à sept étapes surgies du néant, explorant chacune à leur tour un aspect de la condition humaine.

PRESENTATION

Symbole de l'interrelation entre les arts, cette composition musicale de Franck Krawczyk, mise en scène par Emio Greco et Peter C. Scholten, est inspirée du tableau de Théodore Géricault intitulé *le Radeau de la Méduse* afin d'évoquer la volonté inflexible du corps à survivre quand tout le reste a disparu. Le corps devient un langage intuitif qui exalte les forces opposées animant l'Homme. Tension qui suggère que sans contraste, il n'y a pas de vie. La performance est organisée en triptyque (avant, pendant, après), ce qui nous permet de prendre conscience de la résilience et du désir primordial qui sont en nous. Danseurs et musiciens, accompagnés d'un grand chœur, incarnent cette force qui émerge dans les moments les plus intenses.

L'ENJEU DE L'IA

Il s'agit d'un aspect que je n'avais absolument pas remarqué pendant la représentation, ce qui a rendu mon expérience encore plus "mystique".

L' IA est incarnée par le danseur, elle n'est rien d'autre qu'un corps. La démarche consiste à laisser la machine prendre des décisions en temps réel en fonction des mouvements des danseurs. Équipé de capteurs qui le relie à l'intelligence artificielle, le danseur devient un cocréateur. Il y a une forte collaboration entre humain et machine à tel point que l'IA soulève des questions profondes que met en avant le programmé donné en salle :

--> L'IA, dans sa capacité à générer des réponses et à s'adapter, peut-elle réellement apporter quelque chose de nouveau ou ne fait-elle que refléter ce qu'elle a appris ?

--> Le mouvement seul suffit-il à créer une apparence de vie, ou y a-t-il quelque chose d'intangible qui nous définit en tant qu'êtres humains ?

Je pense que c'est cette invitation à réfléchir sur ce que c'est qu'être humain qui m'a beaucoup plu.

Critique proposée par Mayaud Elsa

Nous, le Radeau

Le samedi 7 décembre, un spectacle extraordinaire a eu lieu à la Cité de la Musique au parc de la Villette. Le spectacle était divisé en 7 parties, chacune explorant différents genres musicaux. Tout d'abord, un solo de violoncelle représentait la musique classique. Ensuite, une partie rock s'est enchaînée, avec une guitare électrique et une batterie. Puis, un pianiste a interprété une composition inspirée du jazz. Un autre moment a vu des danseurs crier en étant accompagnés par un chœur, créant une composition étonnante mais rythmée. Il y avait aussi une séquence où la chanson *Erotica* de Madonna, controversée à l'époque en raison de sa sexualité explicite, a été interprétée. Enfin, un solo de clarinette a clôturé le spectacle, avec le musicien porté par les danseurs et, à un moment donné, jouant avec les pieds au-dessus de la tête.

Comment tout cela a-t-il pu s'intégrer dans un spectacle tout en étant cohérent ? Contrairement aux musiciens solistes qui se sont succédé tout au long du spectacle, certains éléments sont restés présents sur scène du début à la fin. Premièrement, les danseurs, qui entouraient les musiciens et apportaient une dimension visuelle incroyable grâce à leur énergie et leur chorégraphie. Deuxièmement, un chœur, installé sur le balcon, a joué un rôle majeur en chantant des mélodies mystérieuses et en créant une ambiance « hors du monde ».

Pour conclure, il y avait tellement d'éléments inattendus que ce fut sans doute l'un des spectacles les plus créatifs que j'aies vus. Merci à la Sorbonne de m'avoir offert une place !

Oliver MYNAR

A photograph of three dancers in dynamic poses. The central dancer is wearing a green bucket hat, a grey long-sleeved shirt, and blue shorts with a green stripe. He is in a wide, balanced pose with arms and legs extended. To his left, another dancer in a green shirt is in a similar pose. In the foreground, a third dancer in a blue shirt is in a low, inverted pose with his head near the ground and arms extended. The background is dark with vertical lines.

Amala Dianor

DUB
Théâtre de la Ville

Chorégraphie par Amala Dianor

RYTHME, SYNERGIE, INDIVIDUALITÉ



Prenant, vivant, et vibrant



Voici les mots qui ressortent du spectacle **Dub** d'Amala Dinar.



Le spectacle "DUB" organisé par Amala Dianor rassemble onze danseurs sur scène à travers différentes danses urbaines du monde entier. La diversité qu'ils ont souhaité manifester dans leur danse se retranscrit également au sein du groupe où les âges et les genres s'entremêlent. Chacun d'entre eux amène une touche personnelle au spectacle et la complicité qui les lie ne passent pas inaperçue de par leur échanges de regards et de sourires complices. Mais les danseurs ne sont pas seulement chaleureux les uns envers les autres, ils le sont également envers le public avec lequel ils sont en connexion tout au long du spectacle. Ce n'est pas pour autant que celui-ci manque de sérieux et de profondeur. La simplicité des décors et des costumes à l'ouverture de la représentation subliment la beauté et la technicité des chorégraphies. Et soudain c'est un deuxième tableau qui s'offre à nous, des lumières, des costumes et un immeuble de plusieurs pièces où différents scénarios se jouent.

L'humour apporte également une touche supplémentaire de théâtralité. Les interactions amusantes entre les danseurs rendent la représentation encore plus vivante. D'ailleurs, la musique se coupe parfois pour laisser place aux bruitages et aux sons que font les danseurs, ce qui renforce davantage l'authenticité du spectacle. Le public est à nouveau surpris lorsque le musicien du groupe finit par se joindre aux danseurs pour nous impressionner à son tour par son talent.

Le spectacle DUB d'Amala Dianor, c'est un éclaboussement de diversité, de couleurs et de vie raconté au travers de la danse par un groupe d'amis dont le talent vous laissera sans voix plus d'une fois.

Critique Dub - Amala Dianor - 11/12/2024

Par Servanne Lefebvre

En allant assister à ce spectacle, j'étais loin de me douter de ce que j'allais y voir ; de la danse assurément, mais ce qui s'est produit était alors très au delà de ce que je pouvais avoir imaginé : En effet, ce n'était pas simplement de la danse, mais une expression complète d'individualités intéressantes réunies au sein d'un groupe où se créent des liens entre ce qui s'apparente à une chorégraphie préparée et maîtrisée à la perfection, et un libre arbitre laissant place à ce qui ressemble à des improvisations qui viennent nourrir l'atmosphère qui se dégage au fur et à mesure et amener une alchimie spectaculaire.

Ces danseurs d'un talent inestimable ont su communiquer à travers chaque millimètre de leurs corps, et quoi qu'ils aient leur « style » de danse propre, c'est ce qui vient enrichir et donner un sens à ce qui se produit. Et si, à la fin de ce qui s'apparente à une première partie, vous pensez avoir tout vu, vous êtes loin du compte : la scène prend une apparence tout à fait nouvelle, comme celle des danseurs, et les jeux de lumières viennent s'accroître ce qui, à tous les niveaux, vient nous transporter ailleurs, tout en cohérence avec ce qui s'est produit auparavant.

C'est un travail absolument remarquable à tous les niveaux qui méritent d'être vu absolument.

Critique de danse : *AMALA DIANOR* – Une symphonie harmonieuse des cultures et des esthétiques

Yuxin ZHANG

Assister à *AMALA DIANOR* est une expérience immersive qui transcende les frontières culturelles et artistiques. Ce spectacle réunit onze danseurs issus des scènes underground du monde entier, chacun portant l’empreinte unique de son style et de son héritage culturel. Du contemporain au streetdance, du waacking au heels, du pantsula africain à la danse indienne, chaque danseur s’exprime avec une authenticité remarquable, tout en s’intégrant harmonieusement à une composition collective.

L’une des forces majeures du spectacle réside dans cette rencontre entre des styles et des influences variés, reflétant la richesse du melting-pot des grandes métropoles mondiales. Les styles africain, américain, caribéen, asiatique et européen se côtoient pour former un dialogue vibrant où chaque mouvement devient un pont entre les cultures. Ces danses s’entrelacent sans jamais perdre leur identité propre, illustrant à merveille le principe du "tout dans la diversité", ce qui réinvente l’idée de l’unité : une unité qui n’efface pas les différences mais les célèbre.

Au cœur de cette symphonie visuelle et gestuelle, la musique d’Awir Leon joue un rôle central. Sa composition électronique, nourrie par les pulsations des grandes villes du monde, agit comme un fil conducteur qui relie les danseurs, créant une parfaite synergie entre musique et danse. Plus qu’un simple accompagnement, la musique est un partenaire essentiel qui donne une dimension rythmique et émotionnelle au spectacle.

Par ailleurs, les éléments de scénographie et de lumière, conçus par Grégoire Korganow, ajoutent une profondeur supplémentaire à l’ensemble. Les ombres et les lumières sculptent les corps des danseurs, amplifiant l’impact visuel de chaque geste. Ces effets scéniques participent activement à la narration et à l’émotion du programme, transportant le public dans l’univers de la danse de *DUB*.

Ce qui distingue véritablement *AMALA DIANOR*, c’est son message profond sur l’harmonie dans la diversité. Chaque danseur, chaque culture, chaque mouvement garde son essence propre, tout en contribuant à un ensemble cohérent et poétique. Le spectacle illustre que la différence n’est pas un obstacle à l’unité, mais une source infinie de richesse et de beauté. À travers cette célébration des contrastes et des convergences, *AMALA DIANOR* propose une réflexion artistique sur la coexistence et l’interconnexion, et montre que "l’unité dans la diversité" pourrait être non seulement une utopie chorégraphique, mais aussi une philosophie de vie.